

lin, élevé sous ses yeux aux Fougereux, la lui avait laissée en héritage. C'était peu, et c'était pourtant tout ce que possédait Pierre ; jamais tutelle ne fut moins encombrante !

Du jour où le notaire avait remis la Chanterie aux mains de Guillaume Faverge, tuteur de l'héritier, un énorme écriteau "à louer" avait été suspendu entre les deux fenêtres, sur la façade de la maison ; des annonces avaient été envoyées à une agence, puis la conscience tranquille, le tuteur avait attendu les locataires ; mais, les locataires ne venant pas, il avait oublié peu à peu, qu'il en attendait, et Pierre, jouissant depuis lors de sa propriété, y avait pris de si douces habitudes qu'il ne cédait maintenant la place qu'à son corps défendant, et sans se gêner de montrer son désappointement à son tuteur.

—Que veux-tu ?... répétait celui-ci, s'excusant de son mieux, et le plus sérieusement du monde, c'est ennuyeux, je te l'accorde, mais je ne pouvais cependant refuser trois cents francs de location et un bon bail !... Réfléchis... c'est le commencement de ta fortune !

—Je n'ai pas besoin d'argent ! répondit Pierre, avec humeur ; que veux-tu que j'en fasse ?

—Ce que tu en feras ?...

Et le tuteur éclata de rire :

—Tu me les prêteras quand Piogé m'aura mis à sec !

Ce fut la fin de la discussion ; ils se séparèrent gaiement et Pierre s'endormit bientôt, oubliant ce qu'il appelait cependant "le mauvais tour que lui jouait Guillaume".

II

Le lendemain, de bonne heure, Pierre, ouvrant sa fenêtre avec fracas, interpella le jardinier qui passait devant la maison.

—Clément, es-tu très occupé, ce matin ?

La réponse fut brève et peu satisfaisante.

—Oui, monsieur Pierre.

—Cela te dérangerait, alors, de me faire une course ?

—Dame !... monsieur Pierre...

—Alors, cela ne te va pas, je le vois !

Et avec un soupir résigné :

—Eh bien, murmura-t-il en refermant la fenêtre, j'irai moi-même puisqu'il le faut !

Il entendait, en effet, ne pas perdre sa matinée.

Aussi, cinq minutes plus tard, tout de blanc habillé, et son chapeau de paille sur l'oreille, il traversait le jardin à grandes enjambées. Clément, très occupé, comme il l'avait dit, à préparer ses corbeilles, mais un peu contrit, au fond, de lui avoir refusé ses services, lui jeta au passage un mot encourageant :

—Un fameux temps pour la promenade, monsieur Pierre, vous allez bien vous amuser !

Pierre hocha la tête. Plus tard, peut-être, mais actuellement, il ne s'amusait qu'à moitié ; d'abord il n'était pas sûr d'avoir son bateau... Mme Audran se levait tard, sans doute ; puis, en admettant qu'elle fût levée, l'heure était matinale pour se présenter chez une dame ! et, pour peu qu'elle fût un peu cérémonieuse (et elle devait l'être, étant une vieille dame), que penserait-elle de cette première visite faite au soleil levant ?...

C'était contraire aux usages établis, et Pierre le savait si bien, tout en n'en tenant pas compte, que, malgré lui, plus il approchait de la Chanterie, plus il ralentissait son allure. Aussi, quand il aperçut le toit de la maisonnette dans le fouillis de branches qui le couvraient en partie, il s'arrêta tout à fait :

—Je n'oserai jamais ! murmura-t-il.

Et il resta un instant immobile, à contempler son paradis fermé.

C'était un simple pavillon ; trois pièces seulement et un grenier au-dessus ; le hangar aussi grand à lui seul que tout le reste de la maison, et, devant le hangar, un jardin, c'est-à-dire une pelouse et un sentier étroit, bordé de groseillers, et qui menait à la rivière ; le tout enfoui dans un bouquet d'arbres que Pierre, appelait pompeusement "mon bois".

La façade principale s'ouvrait sur l'unique allée du bois, mais Pierre n'entrait jamais par là ; il suivait la

rivière, puis remontait le petit sentier jusqu'à la maison.

Après la mort du vieux propriétaire, la Chanterie n'avait été habitée d'abord que par les petits oiseaux, attirés par le voisinage de la rivière, la solitude... et les groseillers. L'entrée en possession de Pierre les dérangerait quelque peu, au début ; mais, le jugeant bientôt inoffensif, ils s'habitueront vite à ses allées et venues, et ne se préoccuperont plus en aucune façon de leur nouveau voisin. A la vérité, ils y perdirent mal de groseilles, mais, comme Pierre leur abandonnait tous les jours, en partant, les restes de son goûter ils gagnèrent plutôt au change et, tout étant pour le mieux, les chansons reprirent de plus belle sous les arbres et, chacun dans sa langue, tout le monde se déclara enchanté.

Dès lors, Pierre pouvait à bon droit se déclarer le légitime propriétaire de la Chanterie ; il en avait donc fait son quartier général et il lui semblait très dur maintenant d'en être délogé.

Mais à quoi bon se lamenter ?... Le mal était irréparable, le bail signé (trois, six, neuf !). Il ne restait plus qu'à en prendre son parti... et à déménager le hangar !

—Allons, se dit Pierre en avançant d'un pas plus rapide, du courage !... Tout cela c'est du temps perdu et je n'ai que quinze jours de vacances. Après tout, la vieille dame devra bien comprendre cela !

Et, coupant à travers bois, il descendit au bord de la rivière, la suivit un instant, puis, son chapeau relevé sur le front, d'un air crâne, il monta résolument le petit sentier.

—Nous verrons bien !... murmura-t-il.

Pourtant à peine arrivé à mi-chemin, il faillit reculer encore :

—La voilà !...

Au bout du sentier, tout là-bas, une forme noire allait et venait lentement... La voisine était matinale, elle aussi.

—Eh bien ! tant mieux, se dit Pierre décidé à en finir, je l'aborde, je lui explique mon cas... c'est l'affaire de cinq minutes !... et j'aurai mon bateau.

La vieille dame lui tournant le dos, il avait tout le temps de préparer sa requête : aussi, arrivé près d'elle et la voyant prête à monter les marches du perron pour rentrer, il l'arrêta poliment, et chapeau bas :

—Pardon, Madame, dit-il sans trop d'embarras, je...

Mais la vieille dame s'était retournée vivement et Pierre perdit le fil de son discours.

Qu'elle fût surprise, c'était assez naturel, mais qu'avait-il de si effrayant ?

La pauvre femme avait chancelé un moment puis, étouffant un cri, elle s'était laissée tomber sur les marches, si pâle que Pierre palit à son tour, presque aussi effrayé qu'elle.

—Je lui ai fait du mal ! pensa-t-il... J'avais bien prévu, pourtant, qu'elle aurait peur de tout !

Et, plein de remords, il se pencha sur elle :

—Madame... murmura-t-il, je vous demande bien pardon... voulez-vous quelque chose ?... Dites moi ce qu'il faut faire ?...

Alors, rencontrant le regard inquiet de Pierre, elle essaya de parler, pour le rassurer, mais parvint seulement à balbutier quelques mots qu'il ne put comprendre, puis, tout à coup, elle fondit en larmes...

La patience n'était pas la vertu de Pierre, pourtant il ne lui vint même pas à l'esprit de chercher à s'esquiver. La pauvre femme tremblait à faire pitié et il restait là, immobile devant elle, et n'osant parler.

Autant il avait montré, la veille, de dédain pour les vieilles dames nerveuses, autant il montrait maintenant de pitié pour la pauvre créature à qui il venait de causer une si forte émotion. Trop repentant pour lui en vouloir de la faiblesse dont elle faisait preuve, il lui trouvait les meilleures excuses ! C'est lui qui était coupable... Elle se croyait seule et il l'avait saisie en lui parlant tout à coup de si près... Ne devait-il pas chercher d'abord un moyen de l'avertir de sa présence ?...

S'il savait que faire, au moins, pour la calmer ! Mais il n'entendait rien aux attaques de nerfs et ne

pouvait être d'un grand secours en pareil cas. Cependant, il lui revint une vague notion que les larmes annoncent généralement la fin de la crise et, rassuré par cette idée, il prit le parti de ne pas tourmenter sa malade, et de la laisser épuiser ses larmes jusqu'à complète guérison.

Alors, s'asseyant près d'elle, il la regarda pleurer d'un air compatissant. Il ne pouvait bien voir que ses cheveux, mais il remarqua qu'ils étaient tout blancs, comme l'avait dit Martel. Elle paraissait très âgée, et si faible, si mince, sous tous les plis de cette longue robe noire qui l'enveloppait !

—Si faible !... se répétait Pierre en lui-même.

Et, devant cette faiblesse, il oubliait généralement ses griefs ; il se sentait prêt à lui pardonner de lui avoir pris sa Chanterie ; il renoncera même, s'il le fallait, à ses promenades dans le bois ; pouvait-il risquer de l'effrayer de nouveau comme ce matin ?...

Pauvre femme ! Elle en tremblait encore !

Comment oserait-il jamais lui reparler ? Et pourtant il fallait bien s'excuser, que devait-elle penser de lui ?

Alors, prenant courage :

—Madame, dit-il enfin tout bas, voulez-vous me pardonner ?

Elle était remise, maintenant ; au premier mot elle retira la main qui cachait ses yeux et...

Non, elle ne lui en voulait pas, il le comprit ! Il n'y avait pas un reproche dans ce regard !

—Ce que Pierre y lut, il n'aurait su le dire, mais il se sentit tout remué... Elle pleurait encore et pourtant elle souriait déjà en se penchant vers lui, et ce sourire le rassura tout de suite.

—Vous êtes mon propriétaire, n'est-ce pas ?

—Oui, Madame ; je suis arrivé hier soir et...

—Et vous ne saviez pas que la Chanterie était déjà louée ?

Si, Madame... et Pierre rougit, car, cette fois, il crut deviner dans ces mots un reproche... et je n'aurais pas dû me présenter chez vous de si bonne heure, mais on a oublié mon bateau sous le hangar, et je venais vous demander la permission de le retirer ce matin, pour faire une promenade sur la rivière.

Elle le regardait, elle souriait encore en l'écoutant, mais comprenait-elle bien ce qu'il disait ?... Elle paraissait ne pas même entendre, et il fut obligé de répéter sa demande.

—Ah !... dit-elle, revenant enfin à elle, un bateau... Venez ?

Ils se dirigèrent vers le hangar et là, sans perdre une minute de plus, Pierre s'empessa de débarrasser le skiff de son vêtement goudronné.

Mme Audran, très calme, maintenant (en apparence du moins), le regardait faire avec le plus grand intérêt et, quand ce fut fini, s'inquiéta pour lui du moyen de porter ensuite le bateau jusqu'à la rivière. Mais cette question fut vite tranchée. Pierre le mit tout simplement en équilibre sur une brouette et le poussa devant lui ; Mme Audran lui fit escorte tout le long du petit sentier, armée de la pagaie et prête à porter secours, en cas d'accident, mais le transport s'opéra sans encombre et le skiff fut bientôt lancé, et attaché à son poteau par une courte chaîne.

Cela fait, le canotier s'attela de nouveau à la brouette, la ramena d'un galop vigoureux jusqu'à sa place sous le hangar et, redescendant le sentier du même train, se prépara à embarquer.

Mais, comme il saluait sa locataire, s'excusant encore et la remerciant, elle l'interrompit :

—Débarquez-vous ici ? demanda-t-elle, n'est-ce pas votre port ?

Le regard de Pierre alla, tendrement, du poteau goudronné au petit bateau qui se balançait au bout de sa chaîne, et il sourit, non sans amertume ! "C'était," en effet, son port, autrefois... quand il avait ses coudees franches à la Chanterie... Comme il sentait cruellement déjà qu'il n'était plus chez lui !